« On a deux vies. La deuxième commence le
jour où on réalise qu'on en a juste une ... »

Confucius

à la femme cambrée de Rodin ...

Jean Pierre FERNANDES

L'Onyx noir

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-227-2289-6**

© Jean pierre FERNANDES

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu

1

Il avait pris l'habitude de s'y rendre chaque week-end, le samedi plus particulièrement. Il avait remarqué que le samedi les proies y étaient plus dociles et plus enclines à se laisser enivrer. Il savait que dans ces régions un peu reculées, les occasions qu'avaient ces dames de pouvoir s'encanailler ne pouvaient s'opérer que dans l'anonymat des sunlights, avec pour seuls boudoirs, des banquettes à la couleur hasardeuse et au parfum douteux d'une chambre d'ados. La musique des années quatre-vingt, propice à la réminiscence d'une jeunesse pourtant révolue, donnait l'impression à ces trentenaires au bassin déformé par de grossesses multiples, que leur fraîcheur d'esprit était toujours en phase avec leur corps s'adonnant à d'ondulations plus ou moins esthétiques. Savant mélange de pudeur déguisée et d'appel au sexe.

Jeff avait une théorie à ce sujet, pour lui, une femme qui savait bouger sur une piste de danse avait forcément des prédispositions au lit. A contrario, une femme un peu gauche ne lui inspirait qu'une vague sensation de challenge déjà relevé dû à la prestation décevante de hanches tout juste bonnes à se laisser guider sans résistance ni audace. La seule interrogation restant en suspens était la suivante : Est-ce un sens du rythme défaillant ou tout simplement une timidité qui se manifeste à chaque caisse claire d'un beat pourtant binaire ?

Jeff se devait de percer ce mystère dès que l'occasion se présentait.

Il s'imaginait que la retenue dont pouvait faire preuve une femme en soirée ne pouvait-être qu'un leurre, un subterfuge qu'impose la bienséance judéo-chrétienne.

« Trop prude pour être honnête » se disait-il. C'était son leitmotiv pour ne pas abandonner ces créatures sur le parvis de la médiocrité.

Il s'approchait de la cabine du deejay pour lui demander un zouk love après la série de morceaux reggae. Il connaissait la programmation la plus cohérente pour faire monter l'ambiance en soirée. Il avait lui-même été deejay il y a une

quinzaine d'années. Lui aussi avait été sollicité par des ringards qui lui demandaient toujours de la new wave quand il programmait de la funk. C'est pour cette raison que le moment qu'il choisissait pour demander un disque sonnait toujours comme une évidence aux oreilles du passe plat qui s'exécutait en laissant croire que l'idée de l'enchaînement venait de lui. Jeff lui faisait un clin d'œil en signe de connivence, mais pour lui cette pseudo-complicité n'était qu'un mal nécessaire, s'il savait à quel point ce pantin n'avait aucune espèce d'importance à ses yeux, un instrument pour faire aboutir ses projets, tout juste bon à distraire la plèbe l'espace d'un week-end. Son seul trophée, peut-être que l'une d'elles abandonneraient ses doigts en pensant à lui, au gominé qui l'aurait fait danser jusqu'au petit matin.

Jeff savait que sa misanthropie et sa misogynie manifeste ne pouvait que lui être préjudiciable en société. Il le savait, mais s'en fichait, au contraire il en jouait par son attitude. La nature humaine n'avait pour lui aucune espèce d'importance. Ce que pouvait penser ou dire les gens ne lui posait aucun cas de conscience. Au fil des années, il était devenu un homme sans moral ni honneur,

sans principes ni vertu. Il avait pourtant été heureux il a longtemps, il y a dix ans, dans une autre vie...

Jeff avait été marié à Lucie une femme douce et aimante. Ils s'étaient rencontrés dans un after parisien, par hasard comme souvent. Elle lui avait été présentée par Fred, un ami commun. Le regard complice qu'ils s'étaient lancés sans même avoir échangé le moindre mot, présageait d'une belle aventure. Lucie avait les cheveux longs, châains clairs, emprisonnés par une pince en bois d'ébène qu'on devinait mise à la hâte devant son miroir teinté de buée après une douche chaude et suave. Il scrutait discrètement sa nuque, elle avait un grain de beauté sur le côté droit comme la dernière touche qu'un peintre se serait accordé pour achever son œuvre. Des mèches de cheveux récalcitrantes voilaient ce petit bout de chair que Jeff devinait doux et chaud comme un pain au lait sorti du four. Il imaginait le souffle de ses baisers parcourir le haut de son cou pour finir sa course le long de sa colonne. Jeff était sous le charme, il avait toujours trouvé la nuque d'une femme d'un érotisme impudique. Ce haut du cou habituellement délaissé de tout regard, caché par

des cheveux ou un col relevé était là, offert à la vue de qui saurait l'apprécier. Elle portait une chemise pale dégrafée en son haut. Par l'interstice de deux boutons il distingua la dentelle blanche de son soutien-gorge. Dix centimètres carré de soie brodée, objet de toutes les convoitises et de tous les fantasmes maintenaient deux trésors bien gardés. Sa poitrine était de taille moyenne, parfaitement en harmonie avec le reste de son corps. Elle portait un jean taille basse qui avait le bon gout de ne pas laisser dépasser un string bon marché que Jeff, dans l'intimité trouvait très sexy, mais qu'en société qualifiait de vulgaire. Ses yeux d'un noir si profond que ses pupilles s'y étaient noyées, étaient ornés de longs cils comme écrin. Tout dans ses gestes avait le don d'attirer son regard. Sa lèvre inférieure légèrement avancée conférait à sa bouche un appel à la gourmandise, comme un fruit mûr qu'on aimerait cueillir et prendre en bouche goulûment.

« C'était donc ça un coup de foudre ! » Jeff trouvait cette expression niaise et galvaudée jusqu'à ce jour où plus rien ne serait comme avant.

Ils avaient parlé jusqu'à midi, jusqu'à ce que leur sommeil soit plus fort que leur amour

naissant. A l'heure où le gigot dominical git sur la table de famille drapé de ses pommes de terre au beurre, eux s'endormirent tout habillés en compagnie de Marvin Gaye, un duo de plus que Marvin accompagna par sa musique vers des souvenirs que seule la soul à le pouvoir de rendre impérissable.

Lucie et Jeff partageait tout, une complicité sans faille qui faisait plaisir à voir. Certains envieux trouvaient leur amour mièvre comme un roman à l'eau de rose dégoulinant de bons sentiments, mais qu'importe, ils étaient bien conscients que leur couple était atypique. Les épreuves de la vie qu'ils subissaient renforçaient toujours leur couple quand d'autres auraient cédés sous le poids de la pression. Comme ce jour maudit où Lucie perdit son père dans un accident de voiture. Un soir après son travail, elle reçut un coup de fil de sa mère en pleure à l'hôpital qui n'osa pas lui dire la situation réelle dans laquelle se trouvait son père. Jeff emmena sa fiancée à son chevet. Elle était incapable de prendre le volant déjà meurtrie et pétrifiée par le macabre spectacle que sa rétine allait lui donner à voir. Arrivée sur place elle comprit que ce père qu'elle aimait tant,

ce model masculin qu'elle encensait l'avait brutalement laissée, elle, fille unique, à présent orpheline de son héros. Un chauffard venait de lui ôter la figure emblématique d'un père, ne pas pouvoir lui dire je t'aime une dernière fois, ne pas pouvoir le serrer dans ses bras une dernière fois, tant de choses, tant de dernières fois évaporées en un seul coup de fil.

Jeff avait bien compris qu'il fallait la laisser aller au bout de son deuil et l'accompagna sans broncher. De nuits blanches en nuit blanches il fut présent jusqu'à ce que la douleur laisse place à une douce nostalgie comme un souffle chaud qui ne chauffait plus, mais que Lucie percevait, un lâché prise, une impression de sérénité, de résignation. Sa résilience redonna à Jeff sa vraie place. Il n'avait jamais été frustré ni jaloux de la relation que Lucie entretenait avec son père, c'est aussi pour ça qu'elle l'aimait autant.

Six mois plus tard, en mai, quand le soleil refait peau neuve, résurrection salutaire pour un ciel habituellement chargé de volutes froides et sombres, une surprise attendait Lucie.

Il s'était arrangé pour prendre une semaine de congé. La pharmacie dans laquelle il officiait

comme préparateur se passerait de lui. Sa patronne l'appréciait et ne rechigna pas à lui accorder cette semaine, d'autant que celle-ci allait être décisive pour l'avenir de leur couple. En effet, Jeff projetait de la demander en mariage, dans un endroit dont lui seul avait le secret, un endroit qui allait marquer les esprits. Il s'était souvenu qu'un jour devant une affiche, alors qu'ils marchaient dans la rue main dans la main, une publicité vantant le Maroc « Marrakech, perle du sud, au pied des montagnes de l'Atlas » avait stoppé nets les pas des deux amants. Elle s'y voyait déjà, il avait bien vu dans son regard qu'elle n'attendait qu'une chose. « Partons, partons ce soir ! Laissons notre quotidien sur place et envolons nous pour l'Atlas ! » .

Jeff feint de ne pas comprendre, ne rien laisser paraître, faire en sorte qu'aucun rictus ne s'échappe de sa carcasse, se fut limite, mais il y parvint. Jouer l'abruti, le mec de base qui ne capte rien. Rôle au combien facile à jouer pour le mâle lambda, rôle de composition pour Jeff, un homme épris de sa « future » femme, pour de vrai...

Il organisa cette semaine de sorte qu'elle ne se doute de rien, prépara ses bagages, brieffa sa

mère ainsi que Monsieur Fabio, le patron de la fleuristerie dans laquelle elle travaillait.

La place Jemaa el-Fna se dressait fièrement. L'entrée était comme balisée par des carrosses dont les chevaux blasés par toute cette splendeur, boudaient leur plaisir tête basse. La masse opaque se muait dans des directions diverses comme une fourmilière, happée de toute part sans but précis. Le bruit assourdissant des derboukas et des charmeurs de serpents aspirait la foule dans une frénésie entêtante comme hypnotisés par un bruit de fond à la fois énervant et attirant qui ne laissait aucun touriste immobile. Les Marrakchis semblaient serins dans ce bordel organisé. Ils jouaient la pièce tous les soirs, réglés comme du papier à musique. Chacun d'eux connaissait sa partition sur le bout des doigts, avec pour seul cachet, quelques dirhams glanés à des touristes aux poches trop pleines pour ne pas avoir envie de leurs alléger. On y voyait des échoppes approximatives montées à la hâte, posées sur des lambourdes rongées par le soleil, offrant un spectacle d'opulence dans ce pays qui en manquait cruellement. Des presseurs d'oranges juchés sur leur carrosse immobile, des cuisiniers